

LEO DE KERVILLE

Pseudonyme de André LEFEBVRE
(Lillebonne 4 sept 1872 - 21 août 1941)



LEO De KERVILLE

Henri LEFEBVRE est né à LILLEBONNE dans la rue Kinkerville, dont il s'inspire pour son nom de plume.

Son activité professionnelle se réalise à FECAMP où il tenait une maison de négoce. Retraité, il se retire à BOIS GUILLAUME où il multiplie son activité littéraire et reste en contact avec notre ville par ses nombreuses chroniques et nouvelles parues dans le Journal de FECAMP.

Il écrit indifféremment en patois et en français. Son oeuvre embrasse tous les secteurs de la création littéraire.

Il taquine la Muse avec succès.

Avec ses pages patoises, il est l'un de ceux qui ont le mieux compris l'esprit cauchois et qui ont su le mieux toucher l'âme cauchoise.

Son patois est la vraie langue du Pays de Caux, dialecte savoureux, imagé, plein de nuances et de sous-entendus, dont il possède admirablement l'esprit et la forme.

Les ouvrages de Léo de Kerville

La plupart de ses écrits ont d'abord été publiés dans divers journaux locaux tels que Le Progrès de Lillebonne, où les premiers essais parurent en 1890, le Journal de Fécamp, l'Abeille Cauchoise. Ils ont ensuite été réunis en plusieurs brochures ou volumes :

ROSES ET CHARDONS (sous le nom d'André Lefebvre) poésies (français)	1893
RAYONS D'AUBE ET VESPREES poésies (français)	
EUSEL Drame lyrique en deux actes en vers (français)	1910
LE TERME Comédie en un acte en vers (français)	1910
BLUETTES CAUCHOISES poésies (français) Préface de Paul Brulat	1912
AU GRE DU VENT poésie (français)	1923
LE MARIAGE DE GRASSOUILLET comédie en deux actes prose (français)	1924
POUR PIERRE ET PAUL poésie (français) nouvelles (français et cauchois) Préface de Georges Normandy	1926
SUR LE TRIMARD roman (français) suivi de nouvelles et poésies (patois) Préface de Jehan-le-Povre-Moyne	1929
BRINDILLES CAUCHOISES poèmes et nouvelles (français et patois)	1932
NOS R.A.T. récits anecdotiques (français) suivis de paysanneries (patois) préface de Guérin-Vénien	1934

Les dernières oeuvres de Léo de Kerville, un certain nombre de poèmes et nouvelles en français ou en patois, n'ont pas été éditées en recueils.

ROSES
ET
CHARDONS

PAR

A. LEFEBVRE

*Membre d'honneur de l'Académie littéraire de Paris,
de l'Académie du Hainaut (Belgique)
Collaborateur au « Phare littéraire »
au « The Sunnyside » (New York)*

Prix : 50 centimes

BOLBEC

Imprimerie Henri VYON, 19, rue Hautot

1893

Léo de Kerville

EUSEL

 Drame lyrique en deux Actes



*A tous ceux dont le Cœur vibre
au seul nom de Patrie, je
dédie ces rimes sincères.*



MCMX

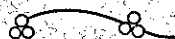
Imprimerie Vve L. MOSMANGÉ et Fils
FECAMP

Léo de Kerville



LE TERME

Comédie en un Acte

 et en Vers



1910

Imprimerie Vve L. MONMARCHÉ ET FILS
FÉCAMP

Léo de Kerville



BLUETTES 

 **CAUCHOISES**

Poésies

PRÉFACE DE PAUL BRULAT

Vice-Président
de la Société des Gens de Lettres



1912

Imprimeur
VO L. MONMARCHÉ ET FILS
REIMS

LÉO de KERVILLE

— D.R.C. —

AU GRÉ DU VENT

Poésies



FÉCAMP

IMPRIMERIES RÉUNIES L. DURAND ET FILS

1923

Léo de KERVILLE

LE MARIAGE
de
GRASSOUILLET

Comédie en deux Actes

LA QUIACHONNE

Nouvelle

POÉSIES



FÉCAMP

IMPRIMERIES RÉUNIES L. DURAND ET FILS

1924.

Léo de Kerville



Pour Pierre



et Paul

Préface de Georges NORMANDY



1926

Léo de Kerville

SUR LE TRIMARD

Roman

Préface de Jehan-le-Poore-Moyne



FÉCAMP

IMPRIMERIES RÉUNIES L. DURAND ET FILS

1929



Léo de Kerville

BRINDILLES CAUCHOISES

Poésies et Nouvelles



MCMXXXII

Léo de Kerville

Nos R.A.T.

Récits anecdotiques

suivis de

Paysanneries

Préface de M. GUÉRIN-VÉNIEN 
Rédacteur en Chef du « Journal de Fécamp »



1934

Premier rayon

Premier Amour

A l'heure exquise entre toutes
Où toutes les cloches, toutes
De leur grosse voix d'airain
Accompagnent le refrain
Du coq gaulois qui claironne
Dans la ferme monotone
Son réveil viril dont l'air
Fut et sera toujours clair

A l'heure exquise entre toutes
Où l'Aurore épand ses gouttes
De cristal sur les gazons
Et sur l'aile des pinsons
Mon âme s'est éveillée
A l'orée ensoleillée
D'un bosquet où les Sylvains
Rythmaient leurs hymnes divins

A l'heure exquise entre toutes
Où les vierges s'en vont toutes
Par les chemins sans souci
Des qu'en dira-t-on: voici
Que mon âme dans sa course
S'est abreuvée à la source
Clapoteuse où les grillons
Boivent leurs douces chansons

A l'heure exquise entre toutes
Où Léandre sous les voûtes
De la Forêt pénétrait
En quête d'un nid discret.
Pour y nicher Cydalise
Dont la lèvre... Une Cerise.
Est pourpre de voluptés
Et mûre pour ses baisers.

A l'heure exquise entre toutes
Où ma main écartant toutes
Les dentelles de ton lit;
Je t'ai vue, O fleur de lis
Où sur ton sein qu'illumine
Un frais bouton d'églantine
Collant ma lèvre au pistil
J'ai bu ton parfum subtil

Autrefois et Aujourd'hui

Autrefois nos braves normands
Passaient joyeusement leur vie
Dans la solitude des champs
Abattant la moisson mûrie.
Creusant profonds et droits sillons,
Emplissant de pommes vermeilles.
A l'automne leurs corbillons.
Ils étaient drus, c'était merveille !

Leurs fils, forts gaillards à vingt ans
Aussi valeureux que leurs pères
Quittaient la ferme pour les camps
Et suivaient le Roi dans les guerres.
Lances au poing, brillants cimiers !
Flamberge au vent cette merveille *vermeille*
Montés sur de forts destriers.
Ils étaient fiers, c'était merveille !

Au retour ces nobles enfants
Réunis le soir près de l'âtre
Contaient à leurs bons vieux parents.
Hymne de guerre ou chant folâtre
Plaisante histoire ou gais propos
De vieille date ou de la veille
Ou faits d'armes de nos Héros
Ils étaient gais, c'était merveille !

Autrefois nos jeunes Normands
Poigne de fer et doux visage
Confiaient leurs soupirs ardents
A bergerette au fin corsage,
Et lorsqu'ils la menaient danser
Sous la charmillle ou sous la treille
Ils savaient cueillir un baiser.
Ils étaient doux, c'était merveille !

Aujourd'hui que de jeunes gens
Courbent l'échine pour écrire
Et s'étiolent sur des bancs
Perdant la santé pour s'instruire.
Ils font fi de nos paysans.
Au premier bruit ou cri de guerre
Ils tremblent comme des enfants
Nos fils sont poltrons, c'est misère !

Aujourd'hui messieurs de vingt ans
Traitent l'amour de bagatelle
Ni cavaliers, ni galants
Ils ont pour remplacer la belle
Le cyclisme et le cabaret
« L'eau claire se perd dans l'ornière »
Où donc va la France, on ne sait,
Nos fils sont dolents, c'est misère

LÉO DE KERVILLE

Sourires d'Avril

A M. MOREAU.

L'aube éveille parmi les fleurs
Tous les gentils oiseaux de France,
Et des lèvres des rimailleurs
S'envolent des chants d'espérance.

La brise étouffe les soupirs
Du vent d'hiver : peut-on se taire
Quand les bourgeons ont des désirs,
Quand le ciel sourit à la terre.

Cueillons les caresses d'Avril
Sous les vieux portails des auberges ;
Et sous les pommiers du courtil
Écoutons la chanson des berges.

Aimons et sourions encor
Puisque le soleil, ô merveille !
Ramène au cœur des genêts d'or
La fine automne de l'abeille.

Aux nymphes chastes des sentiers
Dévoilons sans crainte nos rêves
Et que les crocs des églantiers
Saignent nos maux pour qu'ils s'achèvent.

Soyons joyeux, soyons unis,
La gaieté bannira nos peines
Et nos foyers seront des nids
Bourrés d'amour, vides de haines.

Rai d'Avril, vainqueur des frimas,
Sois pur, ainsi qu'une âme neuve,
Et va briller sur les trois-mâts
En partance pour Terre-Neuve.

De l'aube au soir donne à nos champs
Ta douce clarté qui féconde,
Déclos la rose et met des chants
Sur toutes Lyres du Monde.

LÉO DE KERVILLE

Nous recevons de notre collaborateur et ami,
M. Léo de Kerville, la pièce de vers suivante,
empreinte d'un charme ému, dont il nous de-
mande la publication :

PIEUX HOMMAGE

Au regretté poète CAROLUS D'HARRANS

« Neque dormitet qui custodit te ».

Tout comme la faux tranche du lys dans la vallée,
La mort a moissonné notre vaillant ami.
Vers d'astrales clartés son âme est envolée,
Et son front de penseur pour toujours endormi.

La Terre qu'il aime, déjà l'enserme en elle
Et va mêler sa cendre à celle des aïeux !
Prions pour qu'elle soit légère et maternelle
À sa lèvre discrète, à son grand cœur pieux.

Si les yeux sont éteints, le Rêve du poète
Scintille dans son œuvre empreinte d'équité.
Son Rêve, c'est la foi maîtrisant la tempête,
C'est l'erreur succombant devant la vérité.

Son plus doux Rêve, c'est une âme magnanime
Qui va vers la révolte et barre le chemin
Disant : Faites la paix ; l'union est sublime,
La discorde avilit le noble cœur humain !

C'est lorsqu'en la nuit noire une mer en furie
A jeté sur la côte un veillier démanté,
Frébourg, sa légion, sauvant sans habileté
Les marins que la mort avait déjà comptés.

Et c'est la France aussi plus belle et plus prospère
Ayant étouffé l'Hydre affreuse des partis.
C'est la Fraternité désormais bien sincère,
Guidant vers le bonheur les grands et les petits.

Son Rêve idéal, c'est au-delà de la tombe
L'âme qui monte droit au trône de son Dieu,
Gracie luciole ou mystique colombe,
Que nous retrouverons un jour dans le Saint-lieu.

Sommeille ! ô cher rêveur, sur la verte colline
Où la brise marine a des parfums de fleurs ;
La Muse à ton tombeau sera toujours caline,
Et pour graver ton nom, la pierre aura ses pleurs.

8 juillet 1907.

LÉO DE KERVILLE

PASTORALE

A Mlle S. L.

Rimer, toujours rimer voilà mon seul plaisir.
Je ne recherche point l'honneur et la richesse.
Mon luth est mon trésor, le chant mon seul plaisir.
Et le titre de Barde est ma seule noblesse.

I
Apprenez-moi, jeune Bergère,
Le chemin des bosquets ombreux
À travers la haute bruyère.
Où vont rêver les amoureux.
Seigneur vos pas sont superflus.
Les sentiers ombreux ne sont plus.

II
Où trouverai-je l'aubépine
Qui pare si bien vos cheveux,
La rose couleur purpurine,
Le bluët bleu comme vos yeux.
Seigneur vos pas sont superflus.
Ces mignonnettes ne sont plus.

III
Conduisez-moi dans le bocage
Sous l'humble tonnelle d'amour
Où les pasteurs du village
Vous mènent danser chaque jour.
Seigneur vos pas sont superflus.
L'ombreuse tonnelle n'est plus.

IV
Bergère, je vous en conjure,
Conduisez-moi dans le vallon
Près du ruisseau qui murmure
En fuyant sous le vert gazon.
Seigneur vos pas sont superflus.
Le ruisseau ne coule plus.

V
Bergère, las ! quelles méprises !
Quel vent a soufflé sur vos monts,
Emportant mille friandises,
L'amour, les fleurs et vos chansons !
Seigneur vos pas sont superflus.
Les rois ne nous épousent plus.

LÉO DE KERVILLE.

Adieux et Regrets

And forget me, for I can never be thine.

SHELLEY.

Il suffit de le dire : Adieu !... C'était écrit !
Puisque j'ai vainement, pendant quelques années,
Voulu te faire vivre à même mes pensées,
Sache que tout espoir est à jamais prosaïque.

Laisse-moi pleurer seul, pauvre Muse, et dérobe
À mes yeux alanguis le trouble de tes yeux,
Chasse de ton esprit tout ce qui fut heureux,
Emporte mon ombre dans les plis de ta robe.

Oublie si tu peux ! Mais tu ne pourras pas
Oublier en un jour un si fidèle page,
Tu trouveras toujours, toujours sur ton passage
Des êtres évoquant mon image à tout pas.

Tout te rappellera nos folles aventures :
La brise ou l'Aquilon, les prés verts ou jannis,
Les pins dans leurs frissons, les oiseaux dans leurs cris.
Te rediront mon nom dans leurs puissants murmures.
Et de ces souvenirs tu vivras jusqu'au bout,
Tu vivras écoutant ces témoins te redire
Un mot que le premier, moi, je t'appris à dire
Un dicton que tu n'as pas compris du tout.

Hélas ! non, tu n'as pas compris cette nature
Dont les éans sacrés s'élèvent d'ici-bas,
Tu tiens trop à la terre et tu ne peux, hélas !
Partager cette ivresse aussi douce que pure.
Pour le calice plein de la divine liqueur,
Ta lèvres ne fut point, fiévreuse, inassouvie,
Au banquet de l'hymen, tu jetas l'ambrosie,
Aimant trop la matière et trop peu le Penseur.

LÉO DE KERVILLE.

TIMIDE BOUQUET

Je suis un frais petit bouquet
Cueilli par une main amie,
Deux digitales du Bosquet,
Deux boutons d'or de la prairie.
Deux coquelicots, un bluet
Avec une superbe rose,
Cela suffit, je suis coquet
Et je puis m'offrir, mais je n'ose ?

Je me trouble comme un enfant
Quand j'approche une demoiselle
Et cependant j'aimerais tant
Recevoir un doux souris d'elle.

J'aimerais tant en son salon
Reposer sur la cheminée
Dans un beau vase du Japon
Sous l'œil de cette Dulcinée.

Un seul mot peut me rendre heureux,
Peut-être attend-elle elle-même
Ce mot que je trouve ~~parmi~~ *basin*
Et que je vais risquer quand même.

Mademoiselle avec honneur,
Je vous offre ces fleurs, doux gage
D'un amour bien cher à mon cœur,
Faut-il en dire davantage... ?

LÉO DE KERVILLE

Mélancolie

A mon ami Grammare.

Il est des jours brumeux où la mélancolie
Dépouille notre esprit de tous ses rêves bleus,
Où le monde est néant, la gloire une folie,
L'amour et le bonheur rien que des songes creux.

Comme soudainement pris d'une maladie,
Le cœur, pris de dégoût, se vide en un instant
Pour se remplir d'ennui. Le front ridé se plie
Sous le poids du doute, colossal, écrasant.

Le mal souffert n'est plus, mais l'avenir très sombre
Paraît cacher un gouffre où tout l'être entier sombre.
Au bord de la carrière, avant d'avoir été.

Hélas ! dans ces jours-là que vaudrait cette vie
Si nous ne croyions point qu'au ciel elle est suivie
D'une vie immortelle et de félicité.

LÉO DE KERVILLE

Absinthisme

L'ivrogne entraîne la ruine de sa
famille, ses enfants sont prédestinés
à bien des maladies et des misères.

F. DELATON.

Midi, les ateliers ont ouvert leurs barrières,
Une foule pressée envahit les trottoirs,
C'est l'heure où, sur l'éclat des quarts assommoirs,
Brillent les verres pleins d'absinthes meurtriers.

Les verres opalins où la teinte aux yeux verts
Vient réveiller chez l'homme une brute endormie,
Tout en lui faisant faire un pas vers l'angoisse,
Oh ! l'absinthe, néau, les vermouths et les bitters.

Absinthe, vil poison d'une impotente troupe,
Que de pleurs sont mêlés à tes amers mots d'or !
Que de malheureux tu fais, et combien encore
Viendront chercher la mort sur le bord de ta coupe.

LÉO DE KERVILLE

Feuilles d'Automne

OU SONT-ILS

Où sont les beaux jours du printemps ?
Les bosquets plantés d'églantines,
Où l'on entend de si doux chants,
Les fleurs aux aigrettes si fines,

Où l'on voit les gros bourdons d'or
Voloter, puis, dans les clochettes,
Entrer, sortir, toujours, encoir,
Pour faire d'utiles cueillettes.

Où sont, par les matins en pleurs,
Volant dans la plaine fleurie,
Ces ailes aux mille couleurs,
Légers papillons pleins de vie ?

Où sont, sous les lilas fleuris,
Cachés par les vertes feuillées,
Les beaux couples aux doux souris
Qui flirtent sur leurs destinées ?

Où sont, par les midis vermeils,
Les vignes vierges enlacées,
L'ombre où les bienfaisants sommeils
Viennent endormir les pensées ?

Ils ne sont plus ces jours heureux
Où, dans la plaine ensoleillée,
Les jouvenceaux s'en vont joyeux
Cueillir la pâquerette aimée.

Ils ne sont plus et, l'an prochain,
Lorsque reviendra l'hirondelle,
Beaucoup auront pris le chemin
Qui mène à la voûte éternelle.

LÉO DE KERVILLE

Une erreur typographique s'est glissée
dans la composition de la poésie de notre
ami Léo de Kerville, publiée dans notre
dernier numéro et qui avait pour titre :

« Au souvenir du poète Glatigny. »
Nous pensons que notre aimable et dé-
voué collaborateur n'en tiendra pas ran-
cune à l'auteur involontaire de cette er-
reur et qu'il continuera, comme par le
passé, à être notre ami et correspondant.

LA RÉDACTION

RAYONS D'AUBE

A François Coppée.

L'aube aux reflets clairs argentés
Fait scintiller comme des cierges
Les fils que cette nuit les vierges
Ont mis sur les fruits veloutés.

Les pinsons, les chardonnerets
Vont venir boire au creux des treilles
Le sang pur des grappes vermeilles
Qui rend leurs cœurs si guillerets.

Les moineaux francs, jamais repus
Egèrenent déjà dans les plaines
Les blondes clochettes d'avoines
Qui tombent sous leurs becs crochus.

Cependant que l'abeille, encor
Blottie au sein des fleurs opales
S'éveille aux clartés aurorales
Pour se perdre dans ce décor.

Les pieds nus, les cheveux épars
Belle te candeur juvénile
Une robuste jeune fille
Accourt, pour chasser les pillards.

Ici : de leurs becs acérés
Ils ont fouillé la chair sucrée,
Et la vigne pleure, empourprée
Du sang de ses fruits mordorés.

Du sang, du vin fort dont ta chair
Veut être abreuvée, ô ! française !
Vin qui met un parfum de fraise
Sur ta bouche au rire si clair.

Là : les épis bourrés de grain
Ont été vidés pour la fête
Et le fêtu veuf de sa tête
Rêve qu'il eût été du pain.

Le pain des pauvres en haillons,
Le pain qui nourrit, qui console
O vierge garde une auréole !
Pour l'or fin de tes cheveux blonds.

Et la fleur qui s'ouvre au soleil
A cette heure même s'étonne
D'avoir perdu ce teint, que donne
Le suc fécond, au sang pareil.

Le suc qui monte aux floraisons
Jet de rayons et d'étincelles
Que l'on retrouve en vos prunelles
Vierges qui gardez les moissons.

LÉO DE KERVILLE.

RÊVES CREUX

*Bienheureux les fous dont l'idée
Prend le solide éclat des corps
SULLY-PRUDHOMME*

Je voudrais quand le ciel qui va mourir se voile,
Quand le soleil se noie aux confins de la mer
T'emporter aux lointains de l'horizon amer
Où se mire en tremblant comme un roseau ;
[l'étoile.]

Je voudrais, doucement, dans les plis d'un long
[voile]
Plus pâle que l'albâtre, aussi blanc que ta chair
Te porter dans mes bras, ô profil qui m'est cher ?
Jusqu'à la plage proche où sommeille ma voile.

De la plage qui dort sous la brume du soir
T'éloigner de cœur gai, certain que mon espoir
Ne sera point déçu de ta fleur virginale.

Au large mes désirs, tes frissons, mes baisers
S'ils font tes yeux plus clairs et mes sens apaisés
J'aurai vécu mon rêve aux ors de chrysocale.

LÉO DE KERVILLE.

STANCES CRÉPUSCULAIRES

La nuit se fait moins sombre et le vent plus léger
La colline s'irise et le brouillard s'élude
Viens nous irons troubler la douce quiétude
Des pierrots endormis sur les ceps du verger.

Vois le lys à l'éclat virginal des satins
Dont se vêt pour l'Hymen la pudique épousée.
Comme des diamants les perles de rosée
Parent à giorno les gazons smaragdins.

Et des pleurs de cristal s'égouttent des rameaux
Dès qu'un duo d'oiseau fait trembler quelque
[feuille].

Écoutons, silencieux l'âme qui se recueille,
Pour offrir sa prière au père des oiseaux.

L'essence des bosquets, l'odeur des foins coupés
Sur l'or de tes cheveux, sur ton cou, sur ta joue
Éveillent mes désirs ; délices de Capoue
Je suis fou de ta chair, ivre de tes baisers.

LÉO DE KERVILLE.

Pèlerinage d'Amour

Villequier, mai 1893.

A mon ami A. Baumel.

Sur les bords de la Seine où mon âme pensive
Est revenue un jour errer de rive en rive
J'ai retrouvé joyeux une vieille maison,
Pleine de souvenirs, ces souvenirs un nom,
Ce doux nom je l'appris un soir que sa persienne,
S'entr'ouvrit pour répondre à ma brûlante antienne,
Une voix douce et claire ayant lors répondu
Me pénétra le cœur d'un charme inattendu,
De cet aveu timide ô, toi persienne, close ;
Dis moi te souviens-tu, te souviens-tu de Rose.

Ses cheveux étaient blonds, ses yeux pleins de douceur
Sa voix harmonieuse et son rire enchanteur.
Elle avait dix-huit ans et son âme très pure
S'ouvrait fiévreusement aux feux de la nature,
Elle aimait le ciel bleu, le cristal des ruisseaux
La Seine et le canot qui glisse sur ses eaux,
L'hirondelle qui fuit rapide dans la brume
Le chant du laboureur, près du sillon qui fume.
L'alouette qui monte en priant jusqu'aux cieux
Et la fleur qui sourit aux jeunes amoureux.

Lors un matin la brise apportait au village
Les parfums enivrants, des prés et du bocage
La douce odeur des foins voltigeait dans l'air pur
Le soleil ruisselait dans l'or et dans l'azur
Elle descendit seule à la berge voisine
Quand le fleuve baissait, belle comme Euphrosyne
Et la vague mourante effleurait ses pieds nus
Les oiseaux contemplaient ses ébats ingénus
Le zéphyr soulevait ses longues boucles blondes
Avec une chanson prise aux sylphes des ondes.

J'étais venu de même errer en cet endroit,
Aussi quelle surprise et quel troublant émoi
Lorsque je reconnus la voix de mon amie,
Mêlée aux chants des flots, délirante harmonie
D'une âme infiniment aimante ; et sa chanson
Me berçait, m'enivrait jusqu'à la pamoison.
Je marchais sans les voir sur les roches couvertes
De goémons visqueux mêlés aux algues vertes
N'ayant qu'un but, qu'un rêve : Aimer pour échanger
Caresse pour caresse et baiser pour baiser.

Cet amour infini, ce bonheur ineffable
Promettait de durer plus qu'un nom sur le sable
Car nous avions juré, d'unir, un jour tous deux
Et nos corps et nos cœurs en un ménage heureux
Ce rêve était trop grand, ô cruelle ironie,
J'ai dû quitter depuis, pays, parents, amis
Oh jour pénible où nous mêlâmes nos soupirs ?
Ainsi le vent du Nord, chasse les doux zéphyrs,
Ainsi l'orage abat les fleurs de la prairie
Ainsi Rose à mon cœur, fut pour toujours ravie.

Après dix ans d'exil, j'ai voulu ce matin
O ravissant vallon, en fervent pèlerin
Parcourir les sentiers de tes vertes collines,
Boire à la source, avoir quelques fleurs d'aubépin
A ma boutonnière, ainsi qu'était l'usage
D'en parer ses cheveux, d'en orner son corsage.
Pour demander au merle au plus noir des halliers
L'écho de nos baisers, purs et primesautiers
Pour revoir un instant, l'ombre de ma maîtresse
Pour chasser de mon cœur toute amère tristesse.

LÉO DE KERVILLE.

Un coin de Normandie

A mon ami Léon Trouplin.

Je connais une retraite
Où le soleil rayon d'or
Donne une image parfaite
Du beau pays des fruits d'or.

Dans un recoin solitaire
Où la roche a des abris
Où l'onde fraîche et très claire
A ses nénuphars fleuris.

Où les lilas et les roses
Touchent aux fleurs de pommiers
Où beaucoup d'arbres fruitiers
Promettent d'exquises choses.

Où de ravissants fouillis
Cachent : rustique et coquette
Sous l'ombrage des taillis
Une blanche maisonnette.

Près de l'antique château
Dont les tours très crénelées
Évoquent le noir tableau
Des vieilles haines passées.

La Seine brise ses flots
Sous ce tertre que j'envie
Et c'est Caudebec-en-Caux
Oasis pleine de vie.

LÉO DE KERVILLE.

MÉLOPÉE

En ce beau soir,
Chère adorée ;
O viens t'asseoir
Sous la feuillée.

L'étoile d'or
Perce son voile,
L'oiseau s'endort
Tête sous l'aile.

De ses rayons,
La pâle lune,
Argente monts,
Prés et lagune.

En si bémol,
De sa voix pure,
Le rossignol
Chante et sussure.

Rêves ailés,
Fils des nuages,
Venez dorés,
Pleins de mirages.

Sous les buissons
Remplis de franges,
O doux frissons
Charmez nos âmes.

En ce beau soir,
Chère adorée ;
O viens t'asseoir
Sous la feuillée.

LÉO DE KERVILLE.

COIN DES POÈTES.

Les Adieux du Ménestrel

A LA CAVALCADE

Soir du 26 Août 06.

A Monsieur Rable.

Puisque de l'aube au crépuscule
J'ai parcouru votre cité;
Mon âme, frêle libellule
S'envole pour l'Eternité.

Sous la dentelle du feuillage,
Où doucement je m'endormis,
Au joyeux temps du Moyen-Age,
Je vais m'inhumér, mes amis.

Et je vous quitte, l'âme pleine
D'espoir et de sérénité,
Puisque l'antique bas de laine
S'ouvre encor pour la Charité.

Si je ne puis taire la Muse
Qui me souffle ces doux couplets,
Excusez-là ; de droit elle use
Du quart d'heure de Rabelais.

Quand la vague baise la grève
Aux clartés du soleil couchant,
Se peut-il qu'un songe s'achève
Sans un baiser ou sans un chant ?

Sursum corda ! Ma Lyre vibre
Pour les mânes des grands Gaulois.
De vos aïeux, ô peuple libre !
Chantons la gloire et les exploits.

Il fait nuit, la brise est légère,
Brave Sigurd, restons au port ;
Pour ta gracieuse galère
Ma Muse a d'éloquents transports.

Elle est si belle sur la Manche,
Qu'elle effleure comme un oiseau,
Et si souple lorsqu'elle penche
Sa voile grise au fil de l'eau !

Phébe se lève et je bavarde
Comme une pie en ce vallon.
Muse, craignons, si je m'attarde,
Les justes rigueurs d'Apollon.

En ce beau soir, dis-moi, patrie
Des Duguesclin et des Ronsard.
Que fait ton sol, ton industrie ?
Mercure a-t-il détrôné l'Art ?

J'ai des épis, des fruits, des roses.
M'a dit le Char d'un grand Semeur ;
Jamais le sol ne se repose ;
Honni qui de paresse meurt !

J'ai de l'acier pur qui scintille
Et qui ne se courbe qu'au feu,
J'en fais des socs et des faucilles,
M'a dit le Vulcain de ce lieu.

A minuit, sur les mers polaires,
Nous avons hissé nos couleurs,
Sous les rayons crépusculaires,
M'ont dit de fiers explorateurs.

Rire et chanter, voilà la vie,
M'a dit le Char de la Chanson ;
Si ma scène te porte envie,
Poète, fais en ta maison.

Atropos, viens et que j'expire
Aux pieds des jeunes Majestés
Dont le rôle fut de sourire
Au profit des déshérités.

Puisque la ville s'illumine
Et qu'il fait nuit dans le sentier,
Bonsoir Fécamp ! bonsoir, chers mimes !
J'ai rendez-vous sous l'égantier.

Sous l'égantier toujours vivace,
Venez, couples des alentours,
Il symbolise votre race
A tout jamais pleine d'atours.

LÉO DE KERVILLÉ.

Souvenir d'Enfance

A mon ancien maître.

Je me souviens en ce moment
Du temps où je courais, enfant,
Dans la campagne ensoleillée,
Pour une fleur, un papillon,
Où je recherchais la chanson
Du rossignol sous la feuillée.

Nous n'étions que quelques gamins,
Au rire clair, aux yeux lutins,
Aimant le grand air, la prairie,
Les bois, où l'oiselet moqueur,
Caché sous l'aubépine en fleur,
Gazouille et rêve et chante et prie !

Mais plus que la fleur des vallons,
Plus que le chant des oisillons,
Nous l'aimions bien, notre bon maître,
Le vieux magister du hameau,
Dont la main tremblante, au tableau,
Traçait chaque jour une lettre !

Hélas ! ces jours se sont enfuis ;
Ils sont loin, bien loin, et, depuis,
J'ai cheminé seul dans la vie
Sans jamais trouver le bonheur,
Buvant le calice en sa lie !...

Mais j'ai gardé de mon passé
Ce souvenir tant caressé :
Je revois mon enfance folle,
La vaste plaine et le chemin,
Où je courais, joyeux gamin,
Aux jours bénis, aux jours d'école !...

LÉO DE KERVILLE.

SI J'ÉTAIS ?

Si j'étais petit papillon
Aux ailes de dentelle rose
J'irais dès l'aurore au vallon
Cueillir l'essence de la rose
J'irais sur chaque plate-bande
Chercher des parfums capiteux
D'iris, de thym et de lavande
Pour les porter sur tes cheveux.

Si j'étais abeille ou frelon
Pour protéger une corolle
Je cacherais mon aiguillon
Sous la plus fine foliole ;
Puis si le désir te prenait
De venir froisser un pétale
Je ferais perler sur ton doigt
Le sang de ta main virgine.

Si j'étais muguet ou jasmin,
Bouton d'or ou bien marjolaine
Je fleurirais sur le chemin
Où tu passes beauté hautaine.
Sans jeter un regard sur moi
Et mon cœur blessé qui devine
Ce que tu crois secret pour toi
Prendrait une teinte divine.

LÉO DE KERVILLE.